

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Directeur : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)

France : Un An : 35 fr. - 6 Mois : 18 fr. - 3 Mois : 10 fr.
Étranger : Un An : 70 fr. - 6 Mois : 36 fr. - 3 Mois : 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS.

ENTRE FRÈRES D'ARMES



Cette scène, si touchante dans sa simplicité, se passait ces jours derniers dans un hôpital auxiliaire de Paris. Un officier belge, de passage dans notre ville, était venu rendre visite à nos blessés. On le voit ici au chevet d'un jeune chasseur à pied atteint au bras lors d'un récent combat. En même temps qu'il lui témoigne toute son admiration, l'officier allié offre au jeune héros la cigarette de l'amitié.

La journée

du 25 Octobre

Un sous-marin allemand a été coulé par un croiseur anglais au large de la côte hollandaise.

Une violente bataille s'est livrée pendant trois jours, aux environs de Sarajevo, entre les Autrichiens et les troupes serbo-monténégriennes.

Des avions allemands ont jeté des bombes sur Varsovie. De nombreux civils ont été atteints.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que nous nous sommes assurés la collaboration régulière du baron Pierre de Coubertin qui jouit dans les milieux sportifs d'une haute et légitime autorité. On sait le rôle actif tenu au cours de ces dernières années par M. de Coubertin, dans toutes les manifestations d'éducation physique, et la part importante qu'il prit à l'organisation et au rétablissement des jeux olympiques, dont il préside la section française.

M. de Coubertin, qui estime avec raison que les sports doivent être pratiqués non seulement en manière de divertissement, mais en vue d'un entraînement méthodique, et que faire des jeunes hommes plus solides c'est faire aussi de meilleurs soldats, vient précisément d'être chargé officiellement par le ministre de l'Instruction publique de diriger l'éducation physique de la jeunesse française, et plus particulièrement des classes 1916 et 1917. C'est dire que nul ne aurait traiter avec plus de compétence des questions que les événements actuels mettent au tout premier plan.

Les chroniques de M. Pierre de Coubertin paraîtront ici tous les lundis.

Appel à tous

Puisque *Excelsior* met à ma disposition sa tribune hebdomadaire, j'en profiterai tout de suite pour adresser à tous l'appel que je n'ai pu encore formuler publiquement.

Les sociétés de préparation militaire, les sociétés sportives, les sociétés de gymnastique tentent les efforts les plus méritoires pour se reconstituer et mettre au service de la jeunesse le zèle actif de leurs vétérans. Je les y aiderai de tout mon pouvoir. J'espère que leurs effectifs vont croître rapidement. Que tous ceux qui le peuvent se fassent inscrire dans ces vaillantes sociétés. Il est à désirer que les exercices de préparation militaire soient sérieusement et régulièrement suivis par tous les adhérents, qui doivent considérer l'assiduité et l'ardeur comme un devoir de patriotisme essentiel.

C'est avec joie que nous voyons se rouvrir des salles d'armes et s'assembler des équipes de football. L'entraînement à ces sports de combat (car j'ai toujours considéré le football comme un sport de combat au premier chef) devra se faire avec plus d'énergie que jamais. Je recommande aussi aux sportifs de ne point négliger l'aviron. Si les élégants *outriggers*, grands dispensateurs de cette « volupté sportive » qu'aux jours de calme j'ai tenté d'analyser psychologiquement, ne sont plus à portée, ne craignez pas la yole ordinaire et le banc fixe. Ramez en marins. Tout bateau est dispensateur d'énergie musculaire. Je rappelle à ceux de Paris que la Marne et sa batellerie sont à portée, et beaucoup de belles rivières de France ne demandent qu'à prêter leur concours à l'œuvre d'endurcissement physique.

Voilà pour les « organisés ». Malheureusement, cela ne comprend pas la totalité de notre jeunesse. Les « non organisés » demeurent les plus nombreux. Eh bien ! pour ceux-là, nous allons tenter quelque chose. Ce sera un pis-aller, je ne vous le cache pas. Encore une fois, que ceux qui le peuvent recourent aux sociétés et groupements constitués. Pour les autres, externes de lycées dont les professeurs de gymnastique sont mobilisés, étudiants en rupture forcée d'études, jeunes apprentis sans travail, etc., nous ferons appel à la bonne volonté des municipalités ou des particuliers. Dans chaque région universitaire nous formerons un « comité d'éducation physique » dont la mission peut se résumer en ces termes : *N'entraver aucun des efforts antérieurs, les encourager au contraire; pour ceux qui restent en dehors du périmètre de ces efforts, utiliser tout ce qui se présentera d'utilisable et de désintéressé en vue d'occuper musculairement les activités qui flanent et de surexciter les organismes qui somnolent.*

Chaque semaine, les adeptes de ce mouve-

ment patriotique trouveront à cette place des conseils et des encouragements. Ces quelques lignes ne sont qu'une prise de contact. Je les termine en appelant à la rescousse notre noble et grand Montaigne. Il estimait que, pour « durcir l'âme », rien ne vaut comme de « roidir les muscles ». La recette est bonne. Que les jeunes Français se la passent les uns aux autres.

Pierre de Coubertin.

L'Institut de France contre les intellectuels allemands

Samedi, l'Académie des Sciences morales et politiques, sous la présidence de M. Bergson, a décerné le prix Carlier, de la valeur de 1.000 francs, à l'œuvre du Secours national, que préside M. Appell. Il fut ensuite question du trop fameux manifeste des intellectuels allemands. On décida que M. Louis Renault, dont l'autorité est la plus haute en matière de droit international, ferait précéder la conférence qu'il prononcera aujourd'hui, sur la guerre et le droit des gens au vingtième siècle, d'une allocution où il flétrira, au nom de l'Académie des Sciences morales et politiques, les crimes de l'armée teutonne.

L'Académie des Beaux-Arts, qui se réunit ensuite, s'est tout d'abord associée, à l'unanimité, à la protestation de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, protestation que nous avons publiée samedi et où il est déclaré que les Germains « qui ont mis l'autorité de leur nom au service de la violence pour l'aider à se déguiser lui paraissent avoir manqué gravement à un devoir d'honneur et de loyauté ».

La séance publique annuelle des cinq académies

Voici le programme de la séance publique annuelle des cinq académies, qui se tiendra aujourd'hui, à 2 heures, sous la présidence de M. Appell :

Discours du président des cinq académies de l'Institut; rapport sur le concours de 1914 pour le prix fondé par M. de Volney et proclamation du prix; « la Guerre et le droit des gens au vingtième siècle », par M. Louis Renault, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, au nom de l'Institut; « l'Invasion mongole au moyen âge et ses conséquences », par M. Henri Cordier, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; « les Vierges de l'Acropole », par M. Gomolle, délégué de l'Académie des Beaux-Arts; « les Journées de Barleux et de La Hougue (29 mai-3 juin 1692) », par M. Lacour-Gayet, délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques; « le Soldat de 1914 », par M. René Doumic, délégué de l'Académie française.

Ce que la guerre coûte à l'Allemagne

Le conseiller intime Wolff, l'économiste allemand bien connu, a établi des statistiques sur les frais de la guerre. Il estime que chaque soldat revient à 8 fr. 75 par jour à l'Etat, et il évalue les dépenses pour l'ensemble de l'armée à 150 millions de francs par jour. On peut donc évaluer, d'après ces calculs, à cinq milliards les sommes dépensées par l'Allemagne depuis le début des opérations; quant aux pertes économiques subies du fait de la guerre, elles atteignent une somme égale.

La guerre a donc coûté à l'Allemagne pendant le premier trimestre une somme de 10 milliards. Pour l'Autriche, le coût de la guerre reviendrait actuellement à 8 milliards et demi.

Un autre économiste, M. Hermann Bucher, constate, dans le *Tag*, que le chiffre des exportations allemandes a baissé de 50 0/0 pendant le premier mois de la guerre. (*Le Temps*.)

Comment les nôtres meurent

Voici la copie d'un billet court, mais émouvant, trouvé dans les poches d'un des nôtres tombé au champ d'honneur :

Etant de garde à la poudrière du Quesnoy, je demande à celui qui viendra à me ramasser, que je sois mort ou blessé : 1° de fouiller sur moi, j'ai une ceinture sur la peau avec assez bien d'argent; 2° s'il y a moyen qu'un de mes camarades un jour aille chez moi, je lui demanderais qu'il donne les renseignements qu'il pourra sur moi et où je suis resté. Qu'il dise à mes parents combien je les ai regrettés, mais qu'étant obligé de donner ma vie pour eux afin de leur assurer leur liberté et leur bonheur, je n'ai pas hésité.

Si je viens à succomber, je demande à Dieu qu'il me laisse encore le temps de penser à eux tous, sans oublier personne.

Merci à l'avance, adieu, bonne chance dans l'avenir.

ARTHUR VASSEUR,

Boiry-Saint-Martin, par Boyelles.

Guillaume II et le roi de Saxe fondent le Syndicat d'admiration mutuelle

COPENHAGUE, 24 octobre (*Dépêche Havas*). — Le roi de Saxe a conféré à l'empereur Guillaume la croix de l'ordre militaire de Saint-Henri.

L'empereur Guillaume a conféré au roi de Saxe la première et la seconde classe de la Croix de fer.

Avions autrichiens sur Antivari

CETTIGNÉ, 25 octobre (*Dépêche Havas*). — Trois avions autrichiens sont venus de Castelnuovo à Antivari. Ils ont jeté sur la ville neuf bombes, qui n'ont d'ailleurs fait aucun dégât.

Pour les écrivains

Le Comité des Lettres

Vous savez l'admirable effort accompli depuis le début de la guerre pour organiser la solidarité française. Dans toutes les professions, dans tous les milieux on s'est ingénié, pour remédier autant qu'il était possible au chômage, à la misère. Et cet effort continue, et il reste indispensable qu'il continue.

Or, les écrivains, qui sont enclins à penser beaucoup aux autres, ont entrepris de penser un peu, par surcroît, à eux-mêmes. Un Comité des Lettres a été formé sous la présidence de Gustave Geffroy. Les éditeurs, les directeurs de journaux lui ont apporté leur adhésion efficace. Ils veulent venir en aide aux nombreux journalistes, aux hommes de lettres, non moins nombreux, qui ne peuvent subsister que grâce à leur activité professionnelle et que les événements ont privés de tout moyen de gagner leur vie.

Il faut dire les choses telles qu'elles sont. La guerre a engendré dans le monde littéraire un désastre épouvantable. Le chômage y est total. Il durera autant — et plus peut-être — que la guerre durera. La reprise du travail national ne peut pas se faire pour les écrivains. Toutes les sources de gains sont tarées. C'est la misère nue, la misère poignante, la misère sans phrases.

Les associations de presse, de littérature, pour atténuer cette misère, font ce qu'elles peuvent. Mais d'abord, les écrivains sont mal protégés contre la misère qui tombe. Ils ont une trop aimable insouciance de l'avenir. L'économie n'est pas du tout leur fait. Une catastrophe inattendue les déconcerte et les trouve entièrement démunis. Beaucoup même ne font point partie des groupements corporatifs. Ils doivent toujours s'y inscrire le lendemain. Et ce lendemain arrive, et ils ne sont pas inscrits à l'association tutélaire, et le lendemain qui arrive est cruel. Et puis de telles associations sont débordées. La Société des Gens de Lettres est cordiale et généreuse. Mais elle ne touche guère de « reproductions » par le temps présent, et ses fonds de secours s'épuisent. Il est nécessaire maintenant que la solidarité des lecteurs se manifeste au profit des écrivains. Il est nécessaire que les lecteurs riches prouvent qu'ils aiment la littérature au point de se dévouer pour elle. Ils montreront ainsi les meilleures qualités de cet esprit français que les écrivains, à l'accoutumée, entretiennent de leur mieux : sociabilité de l'esprit français, bonté agissante de l'âme française. Les écrivains malheureux espèrent en elle aujourd'hui.

Au nom du Comité des Lettres, le Comité national de Secours (3, rue Récamier), reçoit les souscriptions. Puissent-elles y affluer ! Puissent les lecteurs, les lectrices se rappeler les heures douces où un livre, un conte, une chronique, un article rapide leur fut agréable ou bienfaisant, les divertit de leurs propres soucis, leur apporta un réconfort moral, une aide. Puissent-ils aider à leur tour ceux qui les aidèrent ainsi ! Et les écrivains, plus tard, les remercieront par de belles œuvres.

J. Ernest-Charles.

P.-S. — Maurice Maeterlinck à l'Académie.

J'ai reçu de Maurice Maeterlinck cette lettre :

Mille remerciements, cher ami, pour votre article si amical et trop élogieux d'*Excelsior*. L'Académie me ferait un très grand honneur qui, passant par-dessus une tête inclinée, irait tout entier à ma chère, malheureuse et glorieuse patrie. Je ne me permettrai pas de lui donner un conseil, mais ne croyez-vous pas que son geste serait beaucoup plus significatif si elle choisissait mon vieil ami, Emile Verhaeren ? D'abord, c'est mon aîné, c'est un très grand poète, tandis que je ne suis qu'un prosateur appliqué et consciencieux. Tout le monde, avec de la patience, peut écrire ce que j'ai écrit. Personne ne pourrait faire ce qu'il a fait. Un poète seul a qualité pour représenter dignement ce qu'il y a de grand et d'héroïque dans un peuple.

MAETERLINCK.

Maeterlinck rend ainsi à Verhaeren un noble et juste témoignage. De Paris où il est, Maeterlinck désigne Verhaeren. Verhaeren, de Londres où il se trouve, désignera Maeterlinck. Le monde des lettres est unanime à penser qu'ils ont raison tous les deux. Mais ce n'est pas un motif suffisant pour que l'Académie s'abstienne d'une manifestation que les circonstances et le rare talent de ces deux écrivains imposent.

Le Conseil des Ministres

BORDEAUX, 25 octobre. — Les ministres se sont réunis en conseil, ce matin, de 9 heures à 11 h. 45, sous la présidence de M. Poincaré.

MM. Delcassé et Millerand ont entretenu leurs collègues de la situation diplomatique et militaire.

Bataille très violente entre Nieuport et la Lys

Communiqués officiels du 25 octobre 1914

15 heures

Aucun changement à signaler entre la mer et la région autour d'Arras.
Dans l'Argonne, notre situation est maintenue dans les conditions annoncées hier.
Dans les Hauts de Meuse, notre artillerie de campagne a détruit trois nouvelles batteries allemandes, dont une de gros calibre.

23 heures

L'action a continué dans les mêmes conditions que les journées précédentes.
Bataille très violente entre Nieuport et la Lys. Des forces allemandes ont pu franchir l'Yser entre Nieuport et Dixmude.
A l'ouest et au sud de Lille, de vives attaques de l'ennemi ont été repoussées.
Entre l'Oise et l'Argonne, rien à signaler, sauf quelques légers progrès de nos troupes au nord-ouest de Soissons et dans la région de Craonne.
Sur les Hauts de Meuse, un combat d'artillerie.
Dans la Woëvre, notre artillerie lourde tient aujourd'hui sous son feu la route de Thiaucourt-Monsard-Buxerulles-Woinville, qui est une des principales lignes de communication des Allemands vers Saint-Mihiel.
On signale hier, dans l'Argonne, qu'un régiment d'infanterie allemande tout entier a été anéanti pendant une opération qui s'est déroulée dans les bois au nord de la Chalade.

La bataille du Nord est pour l'Allemagne une question de vie ou de mort

LONDRES, 25 octobre. — On lit dans le *Times* :
 L'Allemagne combat en ce moment pour son existence sur les rives de la mer du Nord et sur les frontières de la Belgique.
 Le correspondant de guerre du *Berliner Tageblatt* fait les aveux suivants :

« La plus grande bataille de la guerre se développe actuellement entre Lille et Dunkerque. Cette bataille est pour nous une question de vie ou de mort, parce que de l'issue de cette mêlée dépendra le sort des opérations allemandes en France. »

Nous croyons cette déclaration tout à fait sincère et nous avons tout lieu de croire qu'elle est probablement exacte. Il y a quelques jours, l'écrivain en question avertissait le public berlinois de l'approche du moment décisif à l'ouest, et il le préparait à des éventualités en reconnaissant franchement les qualités dont font preuve dans les combats les troupes anglo-franco-belges.

L'autre part, un récent article de la *Gazette de Cologne* indique que l'anxiété croît en Allemagne. Et il n'est pas douteux que les Allemands s'efforcent d'atteindre Calais. Il était clair que, si les mouvements d'enveloppement réciproques se prolongeaient jusqu'à la côte, les Allemands seraient forcés de chercher une décision. Leur défaite d'il y a cinq jours devant Varsovie les met dans l'obligation de tenter, à tout prix, une trouée à l'ouest. Il faut ou qu'ils avancent ou qu'ils reculent, car, sur les rives de l'Yser et de la Lys, il n'y a pas de carrières favorables. Ils font les efforts les plus désespérés, et cela dans une région où le pays ne leur donne pas d'avantage tangible. Comme le dit le *Berliner Tageblatt*, c'est pour l'Allemagne une question de vie ou de mort. Nous devons donc nous attendre à ce que les troupes allemandes qui combattent entre Nieuport et Lille luttent avec l'énergie du désespoir et reviennent constamment à l'attaque.

La vengeance des Allemands

GENÈVE, 24 octobre (De notre correspondant particulier). — On mande de Dresde qu'avec l'autorisation du prince Jean Georges, représentant le roi, le peintre Hodler, de Genève, a été rayé de la liste des membres de l'Académie des Beaux-Arts de Dresde, pour avoir signé une protestation contre le bombardement de Reims.

La chasse aux Maisons allemandes

Une nouvelle ordonnance de M. Monier, président du Tribunal civil, a désigné, hier, des locataires pour les maisons allemandes ou austro-hongroises dont les noms suivent :

Anspitz, fourreur, 374, rue Saint-Honoré (M. Wilmoth) ; Léon Coen, articles en aluminium, 38, rue de la Folie-Regnault (M. Wilmoth) ; Goldstein, fourreur, 29, rue de Maubeuge (M. Duret) ; Albert Mauzer, dentelles, broches et peignes, 47, rue de Maubeuge (M. Desbleumortier) ; Muller, tubes pour rayons X, 53, rue Turbigo (les Domaines) ; Roeder (Ditzel, directeur), papiers à musique, rue Gutenberg, à Nanterre (M. Desbleumortier) ; Schneider, commissionnaire en pianos, 84, rue Saint-Lazare (M. Desbleumortier) ; Schulof, plumes d'autruches, 57, rue Turbigo (M. Ménage).

Est-ce une retraite qui se prépare ?

AMSTERDAM, 25 octobre. — Le correspondant du *Telegraf* à l'Ecluse télégraphie :

Il y a eu aujourd'hui une canonnade incessante. On se bat sur tout le front des Flandres occidentales, du voisinage de Roulers à Thourout, et entre Ostende et Nieuport. Les Allemands ne font pas de progrès. Les gens parlent d'une retraite. On dit que les alliés ont coupé à l'est de Bruges la ligne allemande, mais ceci n'est pas confirmé.

Jusqu'ici, les bruits de l'évacuation par les Allemands de Bruges et d'Ostende n'ont pas été vérifiés par les faits, mais les Allemands s'en vont réellement maintenant. Leur front suffit à l'indiquer. Le résultat de la lutte est néanmoins encore incertain. Des deux côtés, on combat de tout son pouvoir.

Le terrain, le long de la côte et à 15 kilomètres vers le sud, est drainé. Puis commence dans la direction de Thourout la région des dunes, dont certaines sont boisées. Dans quelques-uns de ces bois, il y a de terribles spectacles ; par exemple, des centaines d'Allemands tués à Lembosch, entre Gits et Cortemark, au nord-ouest de Roulers.

Il était juste midi quand le bombardement commença à Slype, près d'Ostende. Un prêtre commençait son sermon quand les canons se firent brusquement entendre. Il réussit à éviter la panique et l'église fut évacuée sans accidents. (*Times*.)

Une auto-mitrailleuse belge met un régiment hors de combat

Le *Times*, citant le rapport du commandant d'une auto-mitrailleuse belge, dit que dans les combats de lundi sur l'Yser, cet officier surprit une force considérable de cavalerie allemande, près de Westende, sur une route droite et très longue, très favorable à son action. Il tira sur eux, tua 150 hommes, un plus grand nombre de chevaux et mit l'effectif d'un régiment hors de combat.

Sous-marin allemand coulé

LONDRES, 25 octobre (Dépêche de l'Information). — L'Amirauté annonce que le contre-torpilleur anglais *Badger* a coulé un sous-marin allemand au large de la côte hollandaise.
 Le *Badger* est légèrement endommagé.

Des bombes sur Varsovie

VARSOVIE, 25 octobre (Dépêche Havas). — Des bombes ont été jetées sur Varsovie par des avions ennemis.

En une journée, 44 personnes, dont 9 militaires seulement, ont été tuées ou blessées.

Un autre jour, 62 personnes, toutes civiles, et comprenant un grand nombre d'enfants, ont été atteintes par les projectiles.

Un exploit de l'aviateur Poirer

Une dépêche de Pétersbourg relate l'exploit suivant de l'aviateur français Poirer, qui sert dans l'armée russe :

Au moment où des pontonniers jetaient un pont sur la Vistule, l'artillerie allemande s'efforça de les atteindre, sans parvenir à régler son tir. Trois avions furent alors envoyés au-dessus du fleuve pour repérer l'endroit exact où les Russes lançaient leur pont. A ce moment, Poirer s'élança à leur rencontre et obligea les trois avions allemands à lui donner la chasse jusqu'à ce que les troupes russes eussent opéré le passage du fleuve.

Ayuntamiento de Madrid

Violents combats autour de Sarajevo

CETTIGNÉ, 25 octobre (Dépêche Havas). — Pendant ces trois derniers jours, une bataille sanglante a eu lieu dans les environs de Sarajevo entre des colonnes serbo-monténégrines et des troupes autrichiennes très supérieures en nombre. L'ennemi a été repoussé trois fois, subissant des pertes sensibles ; mais celui-ci ayant reçu des renforts importants, nos détachements crurent prudent, pour des raisons stratégiques, de se retirer légèrement sur des positions fortifiées d'où ils continuèrent à résister énergiquement contre l'offensive ennemie.

Attaques autrichiennes repoussées

NICH, 25 octobre (Dépêche Havas). — Le 19 octobre, un détachement ennemi s'est dirigé de Drobo-polje au nord de Kalinovik, sur le front des troupes monténégrines qui se trouvent à l'est des positions de Kalinovik. Un détachement monténégrin, de Borivatz, s'étant rendu compte du mouvement de l'ennemi, a attaqué les Autrichiens de front et leur a infligé une défaite.

Les Monténégrins se sont emparés d'un canon de montagne, de neuf caissons et d'un grand nombre de fusils.

Le 21 octobre, un combat a eu lieu sur tout le front de la Bosnie ; les troupes serbes et monténégrines y ont pris part.

Elles ont repoussé toutes les attaques et ont fait 200 prisonniers dont un officier supérieur et quatre officiers subalternes.

A la suite de fortes attaques de l'ennemi, les troupes monténégrines ont dû se replier quelque peu en arrière de leurs positions.

L'engagement de l'antimilitariste

Devant le commandant d'un dépôt, un homme, âgé d'une cinquantaine d'années, se présentait ces derniers jours :

— Monsieur, lui dit-il, je m'appelle Constant G... Peut-être me connaissez-vous de nom ? J'habite le village de M..., dans les environs. Depuis dix ans, j'étais antimilitariste et je faisais autour de moi de la propagande pour mes idées.

— Et la guerre vous a converti ? demande le commandant.

— Je ne sais pas... Dès le premier jour de la mobilisation, mes deux fils sont partis dans l'Est. J'avais hésité à leur conseiller de s'évader, mais ils voulaient servir comme leurs camarades...

— Vous avez alors fait votre examen de conscience ?

— Non. Je suis resté antimilitariste. Si je ne le suis plus depuis ce matin, c'est précisément par un fait qui aurait dû normalement me rendre la guerre plus hideuse encore.

— C'est-à-dire ?

— On m'a annoncé ce matin que mes deux fils étaient tués...

— Et alors ?

— Alors je viens m'engager.

— Vous voulez venger vos fils ?

— Non. Je ne le pense pas. Je n'ai jamais eu le goût de la vengeance. Mais un sentiment me pousse, que je n'explique pas. J'ai besoin de m'engager. Il faut que, moi aussi, je parte là-bas...

Le soir même, Constant G... portait l'uniforme.

Notre Numéro de la Toussaint

Le numéro spécial hors série d'Excelsior, consacré A NOS MORTS, complètement indépendant de notre numéro du dimanche, LA GUERRE ILLUSTRÉE, sera mis en vente SAMEDI PROCHAIN. Son tirage étant limité, il est utile de le retenir dès maintenant chez tous nos dépositaires. Nous en ferons l'envoi contre 0 fr. 10.

Ce superbe supplément de 16 pages d'illustrations et de texte sera imprimé en deux couleurs. Il contiendra d'émouvantes photographies, et le texte sera signé d'académiciens illustres : MM. Emile Boultroux, Denys Cochin, Frédéric Masson, Henri de Régnier. A l'hommage de leur éloquente collaboration, l'éminent compositeur Xavier Leroux a bien voulu ajouter une page musicale d'une expression pénétrante commentant la belle strophe de Victor Hugo : « Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie. » Ce numéro de commémoration, consacré à nos glorieux morts, sera complètement indépendant du numéro ordinaire du dimanche d'Excelsior, sur 16 pages : « la Guerre Illustrée », qui contiendra comme toutes les semaines les éphémérides militaires de la semaine, la guerre anecdotique, etc., etc.

La nouvelle adresse des réfugiés belges



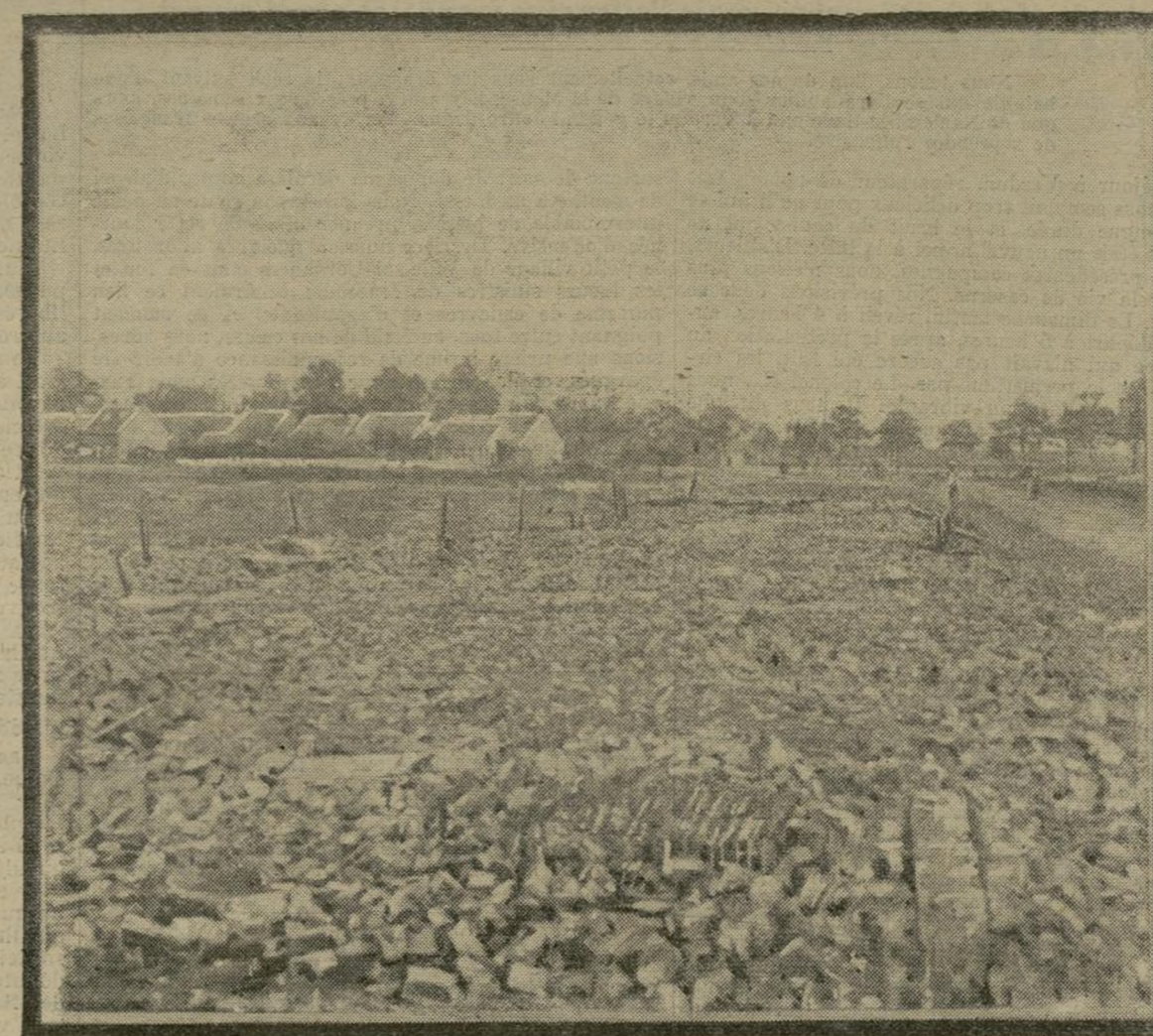
A l'approche des Allemands, une grande partie de la population d'Anvers quitta la ville, se dirigeant vers la France, l'Angleterre ou la Hollande. Voici, au moment de leur départ, un groupe de réfugiés belges inscrivant sur les murs d'une maisonnette, près d'Anvers, le nom de la ville sur laquelle ils se dirigent.

Adelina Patti visite les blessés



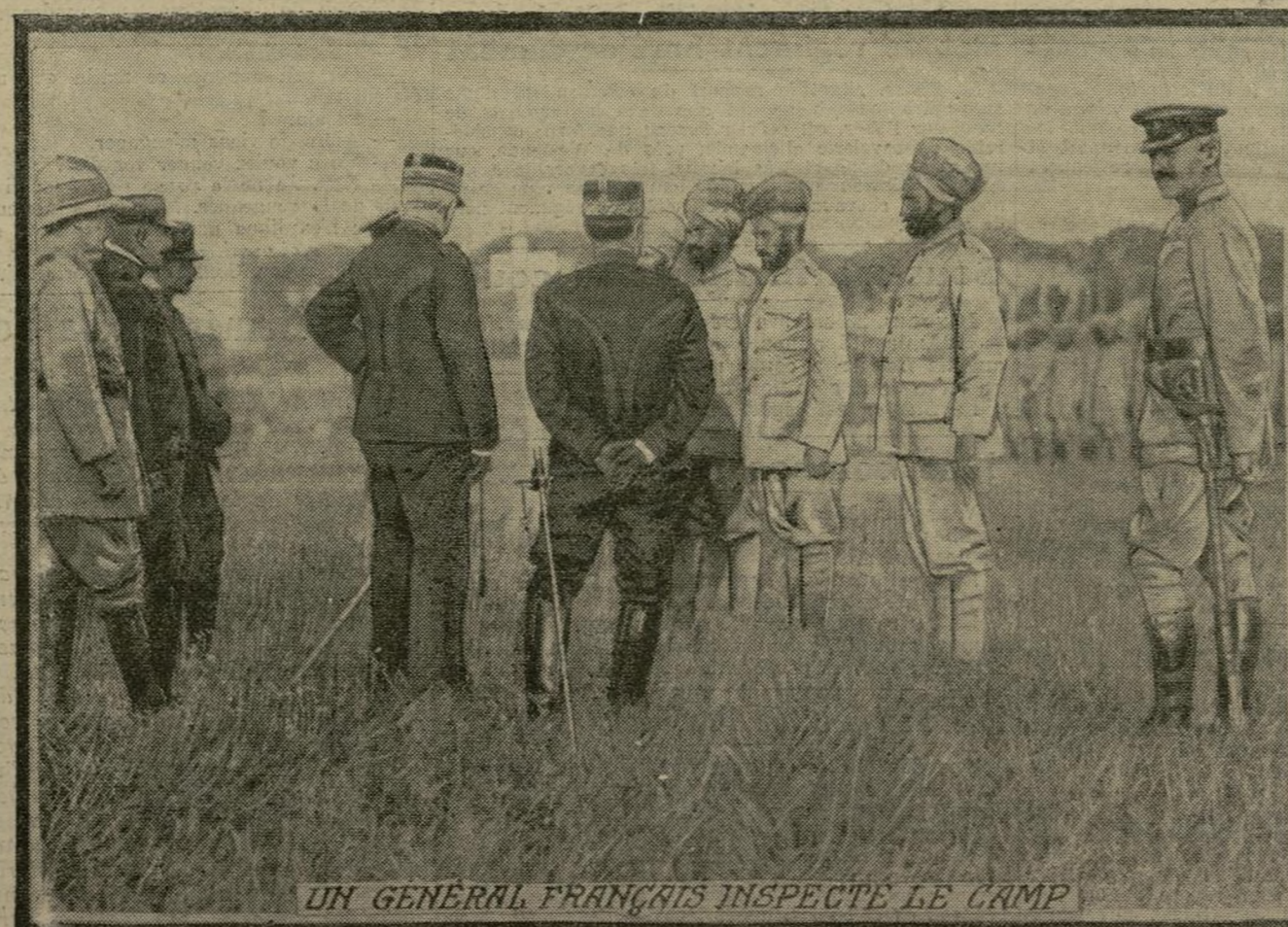
La célèbre cantatrice Adelina Patti, fixée depuis longtemps en Angleterre, a voulu, elle aussi, apporter quelque encouragement aux victimes de la guerre. On la voit ici visitant un hôpital installé à Londres et félicitant ceux qui sont revenus blessés de la ligne de feu.

Les effets de l'artillerie autour d'Anvers

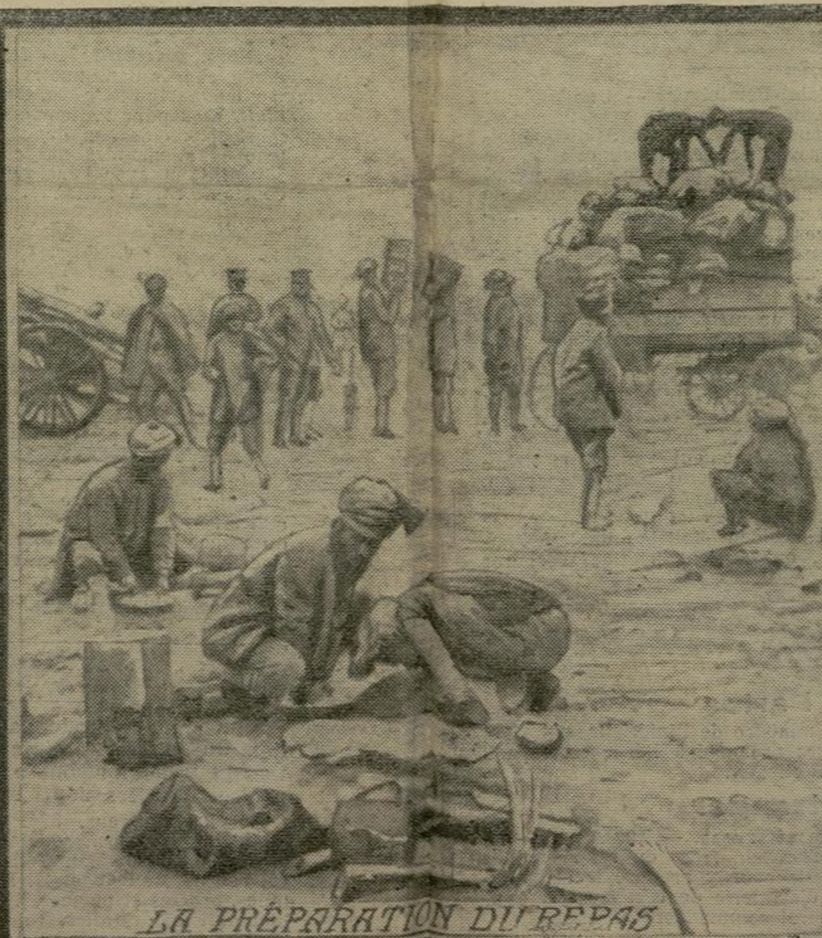


Au moment de la défense d'Anvers, les Belges durent faire sauter un certain nombre de petites maisons qui se trouvaient dans la zone des forts et qui gênaient le tir de l'artillerie. Voici les ruines d'une partie d'un village aux abords du fort Ertbrant et bombardé par les canons de nos alliés.

UNE VISITE AU CAMP INDIEN



UN GÉNÉRAL FRANÇAIS INSPECTE LE CAMP



LA PRÉPARATION DU REPAS



VUE GÉNÉRALE DU CAMP

Les soldats indiens, dont nous avons annoncé l'arrivée en France, sont actuellement installés dans un vaste camp que nous leur avons réservé. Nos nouveaux alliés vivent là suivant leurs coutumes. Ils couchent sous des tentes et préparent leur cuisine en plein air. Plusieurs fois déjà ces vaillants soldats de l'Inde ont reçu la visite de généraux français, qui sont venus les féliciter et leur témoigner toute leur sympathie.

La bataille de Ville-sur-Cousances

Une rude et chaude journée, mais l'offensive française avait réussi

Nous tenons d'un de nos amis, actuellement sous les drapeaux, le récit suivant d'une bataille qui se livra autour d'un village de la Meuse, il y a déjà près de six semaines, alors que de Nanteuil-le-Haudouin à Verdun le général Joffre donnait l'ordre aux armées françaises de reprendre l'offensive.

Notre séjour à Verdun, réparateur de nombreuses fatigues, nous semblait trop délicieux pour qu'il puisse être de longue durée, et le bruit du canon qui ne cessait pas était un nouvel appel à la lutte. D'ailleurs, après nos précédentes campagnes, nous n'étions plus faits pour la vie de caserne. Nos prévisions donc se réalisèrent. Le dimanche matin, réveil à 4 heures, annonce du départ à 5 heures, après la présentation au drapeau, ce qui n'avait pas encore été fait, les circonstances ne le permettant pas. Le colonel C... nous émut par une allocution vibrante. Il nous dit que les journées de batailles auxquelles nous avions pris part avaient été pour nous on ne peut plus pénibles. Il nous rappela les jours inoubliables de Warques, Etain, Bettincourt (Bois de Forges), où notre mission était incessamment la défensive et où tout se résu-mait en duels d'artillerie et de mitrailleuses. « J'espère fermement qu'aujourd'hui nous pourrions inscrire sur les trois couleurs que je vous présente une journée glorieuse pour le ... car aujourd'hui nous prenons l'offensive et nous pourrions venger nos morts et nos blessés. »

J'ai eu la sensation que la journée serait rude et qu'elle aurait pu être inscrite sur l'emblème avec beaucoup de sang.

Nous sortions donc de Verdun par la route de Clermont-en-Argonne-Sainte-Menehould. Notre mission était de refouler le plus possible les Allemands sur l'Argonne dont ils occupaient le sud.

Nous rentrons à la lisière du bois pour éviter toute visibilité, l'oiseau allemand que nous connaissions trop bien depuis quinze jours n'était pas loin et guettait déjà sa proie. Nous dépassons les derniers bois et traversons les plaines vallonnées par des bonds, car nos 75 ont déjà pris position en avant et nous repèrent. Le soleil et les côtes arides se font durement sentir, mais ce n'est pas l'heure d'y penser. Nous avons beaucoup à faire. Nous avançons maintenant en ligne de sections. Celles-ci assez distancées, car les obus ennemis nous saluent et nous souhaitent le bonjour.

Patatras!!! des plaintes, des gémissements, dont j'ai l'amer souvenir, c'est un obus à la mélite qui vient de faucher la section de notre adjudant. Il est tombé au beau milieu et y jette l'affolement et la mort. Plusieurs ont le ventre ouvert — nous l'avons appris le soir — les blessés traînent comme ils peuvent leurs pauvres membres meurtris. Notre section était sa voisine.

La prière.

Nous appuyons un peu plus à gauche sans ralentir notre marche en avant, où la fusillade crépitera sans interruption jusqu'à la tombée de la nuit. Le régiment tient la première ligne de feu et nous sommes sa première et unique réserve. Les balles sifflent et bourdonnent ainsi qu'une nuée d'abeilles meurtrières. Les schrapnells s'éparpillent de tous côtés. Nous avançons quand même, mais le feu prend une telle intensité que nous devons momentanément nous tapir au fond du vallon. Notre lieutenant dit à haute voix une prière que nous redisons après. Les balles nous donnent l'impression d'une musique d'orgue par leur sifflement au diapason plus ou moins grave. Nous sommes obligés de rester dans cette position plusieurs heures... heures terribles s'il en est et qui annoncent bientôt le déclin du jour. Il semblerait vraiment qu'une protection surnaturelle est sur nous, car nous n'avons jusque-là que quelques blessés dans la section. Combien de temps encore aurons-nous cette protection ? Tous n'ont pas la même chance, car les blessés du ... reviennent déjà par grappes, et c'est bientôt une longue théorie qui chemine péniblement, parfois sectionnée par un nouvel obus. Notre artillerie est derrière nous et est constamment le point de mire de l'artillerie ennemie. Nous en ressentons les effets. Une fraction du ... se rapproche de nous en nous annonçant qu'elle a ordre de se replier sur nous. Le feu des canons semble repérer cette fraction, et les blessés tombent à chaque pas. Un caporal de notre section et un homme sont atteints à la tête, tous deux par des balles. Ordre nous est donné par un commandant de nous replier en bon ordre. Notre lieutenant rassemble sous son commandement tous les hommes du ...

La soif.

Un sous-lieutenant encore saint-cyrien, que la guerre avait promu d'office, rassemble ceux du ... et en prend le commandement malgré une blessure à la jambe. Tous deux ont le revolver au poing et menacent ceux dont la marche en arrière dégénère en fuite. Leur énergie a raison d'une minute d'affolement provoquée par la retraite momentanée du ... En avant, la fusillade n'a rien perdu de sa intensité, mais la nuit en a bientôt atténué les effets. Les canons, de part et d'autre, crachent leur dernière mitraille de la journée, et nos batteries repassent occuper d'autres positions pour demain. Nous marchons en bon ordre, nous sommes exténués de fatigue, nous mourons de faim et

surtout de soif. Je donne ma dernière goutte d'alcool de menthe à un blessé. Nous laissons la route au défilé interminable de blessés, premier bilan de cette journée d'offensive. Derrière nous, à quelques kilomètres, le petit village de Ville-sur-Cousances était en feu et les lueurs sinistres de l'incendie éclairaient ce lieu parsemé de cadavres et d'agonisants. A ce moment poignant entre tous, au fond de nos cœurs, nous adressions une prière intime de reconnaissance d'avoir été épargnés, et une prière pour nos pauvres amis auxquels nous ne pouvions même pas porter un dernier secours. Nous aspirions après un ruisseau; la soif nous tenait, je n'en ai jamais autant ressenti les effets. J'aurais tout donné pour une goutte d'eau. Enfin voici la silhouette de quelques chaumières, nous allons boire... « Halte-là ! A mon commandement ! Où allez-vous ? » Nous nous arrêtons ; notre lieutenant explique au capitaine d'état-major qu'il a ordre du commandant X... de se replier en bon ordre. Mais le capitaine d'état-major donne l'ordre, au nom du général, de faire demi-tour et d'aller occuper le village en feu.

A coups de fouet

Un de nos confrères extrait d'une lettre d'un maréchal des logis d'artillerie sur le front les lignes suivantes :

« Nous venons de voir passer un convoi de 400 prisonniers qui se sont rendus comme un seul homme. Ils portent sur leur corps la trace des coups de fouet avec lesquels on les pousse à la boucherie. Leur état est pitoyable. »

Morts au champ d'honneur

(Renseignements donnés par les familles)

M. Georges Demouchy, élève aux Beaux-Arts, sergent au 134^e d'infanterie, tué le 6 octobre près d'Aprémont (Meuse).

Le commandant Paul Schmitt, du 73^e d'infanterie, tombé glorieusement le 17 septembre au combat de Reims.

Le canonier Louis Poupon, du 55^e d'artillerie, tué à l'ennemi le 14 août, en Alsace.

M. Pierre Baudet, de Rennes, sergent au 71^e d'infanterie, mort le 23 août à Lemé (Aisne).

M. Jean-Marie-François-Auguste Bagot, soldat au 106^e d'infanterie, né le 10 septembre 1893 à Saint-Brieuc, décédé à l'hôpital de Cosne.

M. Jean Hens, du 71^e d'infanterie.

M. Pierre Bessin, soldat au 247^e d'infanterie, fils de M. Bessin, entrepreneur, décédé à l'hôpital de Calais des suites de blessures reçues au combat d'Arras.

M. André Duvernay, sergent au 16^e d'infanterie, mort à Longueuil-Annel (Oise), à la suite de blessures reçues au combat de Breslecourt.

L'abbé Lahache, curé de La Voivre, doyenné de Saint-Dié, a été fusillé par les Allemands pour avoir refusé de révéler s'il y avait des soldats français dans sa paroisse. L'abbé Lahache était âgé de soixante et un ans.

Les obsèques d'un soldat français à Monte-Carlo

MONTÉ-CARLO, 25 octobre (De notre correspondant particulier). — vendredi ... ont été célébrées, à Monaco, les obsèques du soldat Thonand, réserviste au 155^e de ligne, mort à l'hôpital de la principauté des suites de ses blessures; la cérémonie fut très émouvante et toute la population prit part. A la tête de la délégation des dames de la Croix-Rouge, on remarquait Mademoiselle le Valentin, petite-fille du prince de Monaco, infirmière à l'hôpital de Beausoleil. Parmi les notabilités présentes : M. Flach, ministre d'Etat; M. Vianet, consul général de France; M. Mazzini, consul général d'Italie; M. Camille Blanc, maire de Beausoleil.

Au cimetière, le consul général de France a salué la mémoire du soldat tombé pour la libération du territoire et pour la liberté des peuples. Il a ensuite exprimé la reconnaissance du gouvernement français pour les soins si empressés que prodiguaient aux blessés envoyés en convalescence dans la principauté S. A. S. le prince Albert, la population monégasque et la colonie italienne.

Le temps pendant la guerre

(25 octobre)

1870. — Dépression nord-ouest Europe. A Paris, belle aurore boréale; pression, 754; température, 17°. Dès le lendemain commence une série de pluies ininterrompues jusqu'à la fin du mois.

1914. — Dépression ouest. A Paris, le baromètre monte un peu; la température varie entre 8° et 14°; le matin, il y a un brouillard bas limitant la visibilité entre 500 et 600 mètres, lequel s'est dissipé vers 11 heures; il s'est résolu en un peu de pluie. Les vents soufflent du S. S. W., et ceux de la région des avens viennent du S. W., indice de quelques pluies probables.

La proposition du tsar à l'Italie

ROME, 25 octobre (Dépêche de l'Information). — La proposition du gouvernement russe de renvoyer dans la péninsule les prisonniers de nationalité italienne faits au cours des opérations en Galicie est l'objet, dans les milieux parlementaires, de commentaires très bienveillants pour la Russie.

Plusieurs députés estiment que M. Salandra eût pu accepter cette offre, car aucun des prisonniers libérés ne serait certainement rentré dans l'armée austro-hongroise.

Tous les journaux arrivent à la même conclusion, à savoir qu'il était impossible de faire d'autre réponse que celle qu'a faite M. Salandra; mais ils estiment qu'à côté de sa signification juridique, l'offre généreuse de la Russie est une nouvelle invitation non déguisée faite à l'Italie de prendre nettement position aux côtés de la Triple-Entente et qu'elle implique la reconnaissance tacite de la Russie aux droits de l'Italie sur les provinces adriatiques. Cette reconnaissance a une importance considérable, puisque l'élément italien s'y trouve en contact avec le seul élément slave.

La réponse faite par M. Salandra, ministre des Affaires étrangères, semble indiquer qu'aucune suite ne sera donnée à la proposition amicale de la Russie.

Déclarations de l'ambassadeur de Russie

Une interview de l'ambassadeur de Russie à Rome, publiée par le *Giornale d'Italia*, jette un jour nouveau dans la genèse de la proposition. L'ambassadeur a déclaré, en effet, que l'offre de la Russie n'a aucun caractère politique, mais qu'elle est exclusivement sentimentale.

Il a ajouté que la proposition n'avait pas été uniquement faite sur l'initiative de la Russie, mais qu'elle était une réponse amicale à de nombreuses sollicitations de notables italiens et de plusieurs députés qui demandaient précisément la libération des Italiens irrédentistes prisonniers en Russie. Le tsar, voulant témoigner à l'Italie sa sympathie, crut devoir accueillir favorablement ces sollicitations et fit la proposition que l'on sait. Mais ce serait une grave erreur de croire qu'il s'agit d'une tentative de pression sur l'Italie.

Faits divers

Une explosion rue Saint-Dominique. — Une violente détonation mettait en émoi, hier matin, vers 9 h. 1/2, les habitants de l'immeuble sis 116, rue Saint-Dominique. Une explosion, provoquée par l'accumulation de gaz d'un chauffe-bain installé au premier étage, venait de se produire dans l'appartement de M. l'abbé de Fenance et de sa gouvernante, Mlle Cormier, aux cinquième et sixième étages.

Il n'y eut, fort heureusement, aucun accident de personnes à déplorer. Les dégâts, purement matériels, sont assez importants.

Accident d'automobile : un mort, un blessé. — Route de Versailles, à Clamart, hier soir, une automobile militaire se dirigeant vers Paris a heurté une voiture, à bras traitée par deux employés de la Compagnie des eaux, Auguste Vathier, quarante-six ans, demeurant 44, rue des Entrepreneurs, et Jean-Baptiste Keller, cinquante-quatre ans, domicilié 77, rue Emile-Raspail, à Arcueil. Le choc fut extrêmement violent, et Jean-Baptiste Keller fut tué sur le coup. Son compagnon, très grièvement blessé, a été transporté à l'hôpital Boucicaut. L'enquête ouverte par le commissaire de police de Vanves a établi que l'accident était imputable à l'imprudence des victimes, qui avaient négligé d'éclairer la voiture à bras.

Nouvelles diverses

Paris

Départ. — M. Malvy, ministre de l'Intérieur, qui vient de faire un séjour assez prolongé à Paris, est reparti hier après-midi pour Bordeaux.

Etranger

Prince serbe dans l'armée russe. — BUCAREST. — Le prince Arsène Karageorgewitch, frère du roi Pierre de Serbie, se rend en Russie pour y prendre le commandement d'une brigade d'artillerie de cosaques du Caucase, dont il est le général commandant en chef.

Le prince Napoléon. — LONDRES. — Le prince et la princesse Napoléon, accompagnés de la duchesse de Vendôme, ont visité hier les soldats belges blessés qui sont en traitement à l'hôpital Dollis-Hill à Willesdon (banlieue de Londres).

La Hollande est sympathique aux Alliés

Ce qu'a vu un journaliste hollandais

On se demande souvent : « Que fait la Hollande ? Que pense-t-elle ? Sa neutralité officielle est-elle malveillante ou bienveillante pour les Alliés ? Un journaliste hollandais, rentrant d'un voyage récent dans son pays nous donne en ces lignes la réponse à ces questions :

Frères des Belges, formant avec ceux-ci pendant des siècles la nation des « Etats-Unis des Pays-Bas », les Hollandais ont combattu avec eux pour la liberté. Ils se sentent unis avec leurs voisins du Sud, qui défendent maintenant l'Indépendance et le Droit. Ils poussent des cris de joie à chaque victoire des Alliés, et leur sage gouvernement, ne voulant pas jeter la calamité de sang et de misère dans le pays, a beaucoup de peine à retenir son peuple, qui veut se mettre à côté de ses amis.

Je demeure à Paris, mais je viens de passer trois semaines en Hollande dans le but de me rendre compte de l'état d'esprit général de mon pays au sujet de cette guerre. Eh bien ! j'ai eu le plaisir de constater que le peuple entier, dans tous les rangs et dans toutes les situations sociales et économiques, manifeste une constante antipathie pour les Allemands. J'ai parlé avec peut-être quatre cents ou cinq cents hommes des milieux les plus différents : des soldats et des officiers, des garçons coiffeurs et des rentiers, des journalistes et des députés, et je n'en ai rencontré aucun qui fût encore germanophile.

Les ouvriers refusent de manutentionner les marchandises à destination de l'Allemagne, marchandises envoyées par des négociants américains à leurs agents dans les ports neutres.

Il est également impossible de vendre des articles fabriqués en Allemagne. On peut voir à Amsterdam, dans un des plus grands magasins de chaussures, chez M. Meddens, Kalverstraat, toutes les chaussures d'origine allemande qui lui restaient du temps de paix jetées dans un coin comme non-valeurs. Les plus pauvres refusent de les accepter, même à titre de cadeaux, disant qu'il y a du sang qui colle à ces bottes...

Le public français connaît déjà, par reproduction, quelques-uns des dessins du célèbre dessinateur Louis Raemaekers dans le *Telegraaf*. Mais, ce qu'il ne connaît pas encore, ce sont les articles merveilleusement bien écrits et bien inspirés qui ont paru et qui paraissent encore régulièrement dans le *Telegraaf*, signés de M. Alexander Cohen. Cohen, né Hollandais, s'est non seulement fait naturaliser français, mais, dès le début de la guerre, il est parti comme soldat de 1^{re} classe dans l'armée française. Aucun de ceux qui ont eu l'avantage de le rencontrer une fois ne doutera d'ailleurs qu'il ne soit un excellent défenseur de la France, autant par tempérament que par l'antiquité de sa plume. D'entente avec son directeur à Amsterdam, Cohen ne cesse pas de faire montre de ses sympathies pour la cause de la civilisation, qui est celle des Alliés, et son journal a même été poursuivi par la justice hollandaise pour délit contre la neutralité.

Les autres grands journaux de la Hollande que je lis régulièrement : le *Handelsblad*, à Amsterdam, et le *Nieuwe Courant*, à La Haye, ne cachent pas moins leur antipathie contre l'attitude et les procédés de l'Allemagne.

Mais il y a encore davantage ! Le gouvernement hollandais est obligé de remplacer sans cesse les régiments qui gardent la frontière du Sud par d'autres régiments, parce qu'il est presque impossible de retenir les soldats, qui veulent aider les Belges dans leur combat pour la liberté. Malgré les défenses et les supplications de leurs officiers, quelques-uns d'entre eux n'ont pu résister à se mêler au combat à côté de leurs frères belges.

Fidèles à leurs traditions, les Hollandais ont la porte ouverte pour les malheureux Belges chassés de leurs foyers. Les dons affluent, atteignant en quelques jours des millions de francs. Pauvres et riches, tous donnent, bien que tout travail soit arrêté.

Si vous pouviez traverser avec moi ce pays, du Nord au Sud, de l'Ouest à l'Est, partout vous rencontreriez la même mentalité. On embrasse les frères belges chassés de leur territoire, et il n'existe pas une seule commune, si petite, où l'on ne trouve, non seulement bien soignés, mais choyés, quelques réfugiés.

Ce n'est pas une tâche facile pour un tel petit pays d'ouvrir ses portes et ses bras à plus d'un million de réfugiés, privés de tout, même de ce qui est le plus nécessaire. Pour cette raison nous pouvons déjà dire que la Hollande est du côté des Alliés.

Tous les trains qui conduisent des soldats belges désarmés à travers le pays ont leurs wagons recouverts d'inscriptions louant l'hospitalité de la Hollande. Moi-même, j'ai vu un wagon sur lequel ils avaient écrit avec de la craie :

« C'est trop ! Merci beaucoup ! Vive la Hollande ! »

Oui, vive la Hollande, pas encore combattante, mais quand même avec les Alliés !

LEO FAUST,
Rédacteur du Nieuwe v. d. Dag (Batavia).

A l'ordre du jour de l'armée

L'Officiel publie les noms qui suivent des militaires cités à l'ordre de l'armée :

Duwez, sous-lieutenant de réserve au 95^e régiment d'infanterie, « a fait preuve d'un entrain remarquable sous le feu, a préparé lui-même la rupture de clôtures en fils de fer pour faciliter la marche de sa section ; blessé à la tête, a repris, deux jours après, son poste de combat et a de nouveau donné le plus bel exemple de courage ».

Lequeux, chef de bataillon au 93^e régiment d'infanterie, « tué glorieusement à la tête de son bataillon qu'il maintenait sous le feu par son calme et son attitude énergique ».

Beaudot, capitaine au 51^e régiment d'artillerie, « au combat livré au nord d'un village sous le feu des obusiers allemands, réussit, après de grandes difficultés, à amener une pièce dont l'avant-train avait été brisé par un obus ; grièvement blessé et ramené sur l'avant-train de sa pièce, dit à son colonel : « Ils n'ont pas eu mon canon. »

Lemerle, médecin aide-major de réserve au 51^e régiment d'artillerie, « pendant l'attaque de nuit d'un village, a sauvé l'échelon de la 4^e batterie du 51^e, grâce à son sang-froid et à son initiative ».

Dumont, sergent au 118^e régiment d'infanterie, « le 13 août, rallie et ramène au feu une centaine d'hommes privés de chefs ; le soir, réquisitionne une voiture et évacue de nombreux blessés. Le 28, à l'attaque d'un château, rallie et ramène au feu deux cents réservistes ; le 30 août, rallie et conduit à l'assaut les éléments de plusieurs régiments ».

Le Scaon, soldat brancardier au 118^e régiment d'infanterie, « pendant les phases les plus violentes d'un combat, le 30 août, prodiguait ses soins aux blessés et répondait aux injurgiations de ses chefs : « Je ne fais que mon devoir. »

Roualec, soldat au 118^e régiment d'infanterie, ordonnance du capitaine Bontz, « apprenant que son capitaine est resté blessé sur le champ de bataille, le 22 août, retourne seul la nuit pour le rechercher sur le lieu du combat ».

Gruby, sergent au 118^e régiment d'infanterie, « le 22 août, va chercher, sous le feu, avec huit soldats, le corps du capitaine de la 4^e compagnie ».

Ollivier, adjudant au 118^e régiment d'infanterie, « s'étant maintenu toute la nuit du 22 au 23 août dans un village avec une fraction du 118^e, a tué de sa main un officier allemand et a fait preuve de la plus grande bravoure ».

Hervieu, brigadier au 2^e régiment de chasseurs, « brave jusqu'à la témérité, demanda toujours la place la plus périlleuse et cherche toujours à remonter le moral de ses camarades. Placé en poste en avant de l'infanterie, la renseigne, puis, sous une pluie de balles et de sa propre initiative, par deux fois, se met à la recherche de deux fantassins blessés, qu'il ramène sur son cheval en le conduisant à la main. A trois reprises différentes a fait, à lui seul, un prisonnier ».

Ravaud, capitaine au 107^e régiment d'infanterie, « s'est fait particulièrement remarquer, au combat du 6 septembre, par son attitude énergique, sous un feu très violent ».

Richard, sergent au 138^e régiment d'infanterie, « le 25 août, a fait preuve de vigueur, d'entrain et d'énergie. Blessé à la tête, est resté sous le feu et n'est allé au poste de secours qu'après le combat ».

Dubut, soldat au 138^e régiment d'infanterie, « le 21 août, blessé d'une balle à la cuisse, a fait encore deux bonds en avant et n'a consenti à aller se faire soigner que sur l'ordre de son chef de section ».

Blondot, chef de bataillon au 50^e régiment d'infanterie, « a dirigé son bataillon dans les combats des 22, 23 et 24 août, avec une fermeté et un entrain remarquables. A été blessé grièvement et est mort de ses blessures ».

Chazal, capitaine au 50^e régiment d'infanterie, « après avoir reçu deux blessures, a continué à commander sa compagnie, quand une troisième blessure l'a mis hors de combat. Disparu ».

Garnier, sous-lieutenant au 50^e régiment d'infanterie, « malgré deux blessures, dont une très grave, a conduit sa section avec la plus grande énergie ».

De Fayolle, sous-lieutenant au 50^e régiment d'infanterie, « au combat du 22 août, a mis ses gants blancs et son plumet de saint-cyrien pour conduire sa section à l'assaut et a été tué à la tête de sa section ».

Pont, sous-lieutenant de réserve au 50^e régiment d'infanterie, « étant blessé d'une balle à la cuisse, a conservé le commandement de sa section. Blessé une deuxième fois, a exhorté ses hommes à le laisser sur le terrain et a continué à exercer son commandement jusqu'au bout. Disparu ».

Aurousseau, colonel commandant le 108^e régiment d'infanterie, « a conduit, le 22 août, avec intelligence et énergie, son régiment à l'attaque d'une position ennemie et s'en est emparé. Apprenant, au cours du combat, la mort glorieuse de son fils, sergent au régiment, tué devant le front de sa section, qu'il entraînait à l'assaut, a réprimé sa douleur et continué à diriger avec une rare énergie le combat mené par son régiment ».

Aurousseau, sergent au 108^e régiment d'infanterie, « a donné, le 22 août, le plus bel exemple de courage et de sang-froid aux hommes de sa section en les entraînant à l'assaut sur la position ennemie. A été tué en criant : « En avant ! »

Ryckebusch, sous-lieutenant au 108^e régiment d'infanterie, « le 22 août, entraînant sa section à l'assaut, a été tué à la tête de ses hommes ».

Sauvay, médecin-major de 1^{re} classe, chef de service au 126^e régiment d'infanterie, « s'est multiplié au cours des combats des 8 et 11 septembre, soignant les blessés, inhumant les morts sous la canonnade la plus violente, qui a mis hors de combat deux de ses médecins ».

Boutonnet, lieutenant au 126^e régiment d'infanterie, « blessé une première fois le 22 août, une deuxième fois le 2 septembre, une troisième fois le 3 septembre, s'est distingué par sa brillante conduite. Commandant sa compagnie depuis le 25 août, en remplacement de son capitaine grièvement blessé, a tenu, malgré ses blessures, à assurer son commandement ».

Sire, lieutenant au 126^e régiment d'infanterie, « blessé le 8 septembre de trois blessures simultanées, a conservé le commandement de son unité. Pressé de se retirer pour se faire panser, a répondu qu'il devait arroser son nouveau gazon de lieutenant et ne s'est retiré qu'après avoir reçu une quatrième blessure ».

Grégoire, sergent au 126^e régiment d'infanterie, « pour sa très crâne attitude sous la mitraille. Blessé à la première attaque du combat de nuit du 10 au 11 septembre, est revenu sur la ligne de feu après avoir été pansé. A été tué à la deuxième attaque ».

Rouchon, caporal au 126^e régiment d'infanterie, « grièvement blessé à l'épaule par des éclats d'obus pendant qu'il dirigeait la marche d'une patrouille, est venu rendre compte de sa mission avant d'aller se faire panser ».

Chemin de fer du Nord

La Compagnie du chemin de fer du Nord nous avise de l'établissement, à partir du 27 octobre, de deux trains poste entre Paris et Calais et retour, via Beauvais-Abbeville, suivant horaires ci-après :

Paris-Nord, dép. 8 h. 05, 12 h. 35 ; Beauvais, arr. 10 h. 15, 14 h. 45 ; Abbeville, arr. 12 h. 54, 17 h. 26 ; Boulogne-Tintureries, arr. 15 h. 43, 20 h. 10 ; Calais-Ville, arr. 17 h. 15, 21 h. 45.

Calais-Ville, dép. 9 h. 50, 15 h. ; Boulogne-Tintureries, dép. 11 h. 23, 16 h. 33 ; Abbeville, dép. 14 h. 15, 19 h. 27 ; Beauvais, dép. 16 h. 50, 22 h. 00 ; Paris-Nord, arr. 19 h. 05, 0 h. 15.

Comment les Allemands entrèrent à Lille

BOULOGNE, 25 octobre (Dépêche Havas). — Voici quelques renseignements sur l'occupation de Lille par les Allemands :

Vendredi, 9 octobre, un peloton de 33 uhlans se présenta à la mairie de Lille. Les Allemands s'emparèrent de M. Delesalle, maire, sur le refus de ce dernier de déclarer la ville ouverte et voulurent l'emmener comme otage à la citadelle. Les ennemis ignoraient sans doute la présence dans Lille de 1.500 hommes, qui avaient reçu l'ordre de tenir pendant 36 heures. Lorsqu'ils arrivèrent à la citadelle, ils furent reçus à coups de fusil et ils s'enfuirent, abandonnant leur prisonnier. Néanmoins, ils prévirent le maire que la ville devait être livrée le lendemain matin. Le lendemain, la situation n'ayant pas changé, les Allemands bombardèrent la ville dans la soirée.

De nouveau, ils tentèrent une démarche pour se faire livrer Lille. Cette démarche étant restée vaine, ils recommencèrent le bombardement le dimanche soir pour le poursuivre jusqu'au mardi matin à 9 heures. A ce moment, les Allemands entrèrent dans la ville musique en tête et s'y installèrent.

Au cours du bombardement, la ville souffrit beaucoup. De nombreux incendies se déclarèrent dans la rue de Paris, rue de Molinel, rue de Béthune, rue de l'Hôpital-Militaire. La moitié de cette dernière rue a été détruite par le feu et l'hôpital militaire aurait été atteint sans l'insistance courageuse du maire qui parvint, non sans peine, à obtenir des Allemands qu'ils n'empêchassent point les pompiers de Roubaix-Tourcoing d'apporter leur concours. D'autre part, plusieurs édifices publics ont été fortement endommagés par les obus ennemis. Ce sont la préfecture, le Palais des beaux-arts, l'hôtel des postes. Les usines Kuhlmann et Wallaest ont été détruites par l'incendie.

Lorsque les Allemands sont entrés dans la ville, ils ont pris possession de l'hôtel des postes, où se trouvaient environ 300 employés que l'on n'avait pas pris la précaution de mettre à l'abri et qui furent gardés par des sentinelles baïonnette au canon.

NECROLOGIE

On annonce la mort de :

M. Ferdinand Blumenthal, chevalier de la Légion d'honneur, décédé subitement le 20 octobre à bord du vapeur français *Patria*, en route pour New-York. Le défunt, grand industriel américain, habitait Paris depuis une vingtaine d'années. Il adorait la peinture, notamment l'école française de 1830, dont il a fermé une collection presque unique dans le bel hôtel qu'il avait fait construire avenue du Bois. Le Petit Palais doit à sa générosité plusieurs tableaux de cette école, ainsi que des objets d'art. Très aimé dans la société parisienne, sa disparition y laissera un grand vide. Il était le frère de M. Willy Blumenthal, dont les deux fils se trouvent au front, et le beau-frère de M. Vesnitch, ministre de Serbie en France. Ses restes mortels ont été embaumés à Almeria, d'où ils seront transportés à Paris. Le jour des funérailles sera fixé ultérieurement.

Maires de la Marne révoqués

Le préfet de la Marne vient de révoquer de leurs fonctions municipales MM. Adrien, maire de la Chapelle-Felcourt ; Flamain, adjoint, et Portier, maire d'Auve, pour avoir quitté leurs communes à l'approche de l'ennemi.

ASPIRINE

"Usines du Rhône"

Origine exclusivement Française.

La collection d'«Excelsior»

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Les collections des numéros d'Excelsior parus depuis le commencement de la guerre ont obtenu un si vif succès qu'il ne nous reste plus, pour la fin de juillet et le commencement d'août, que les collections incomplètes.

Il nous manque en ce moment, pour le mois d'août, les numéros des 1^{er}, 3, 4, 6, 7, 8, 9 et 10 ; nous indiquerons ultérieurement, dans un avis aux lecteurs, la date à laquelle nous pourrions les leur fournir.

Les autres numéros d'août seront envoyés sur demande.

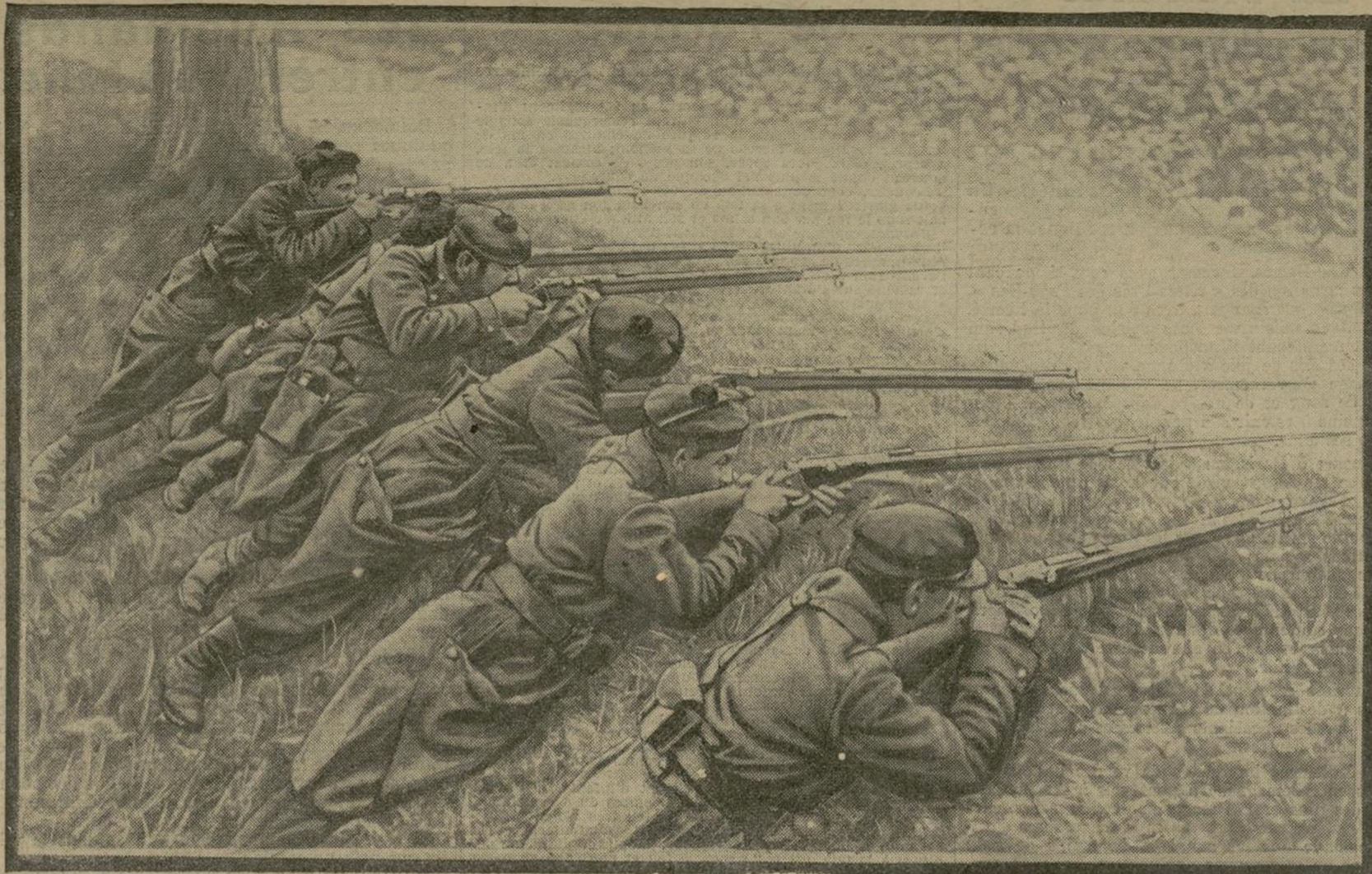
Nous pouvons toujours assurer l'envoi de COLLECTIONS COMPLETES à partir du 15 août, et aussi de notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

Joindre à toute demande 40 centimes par numéro pour la France et 20 centimes p. ur l'étranger.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

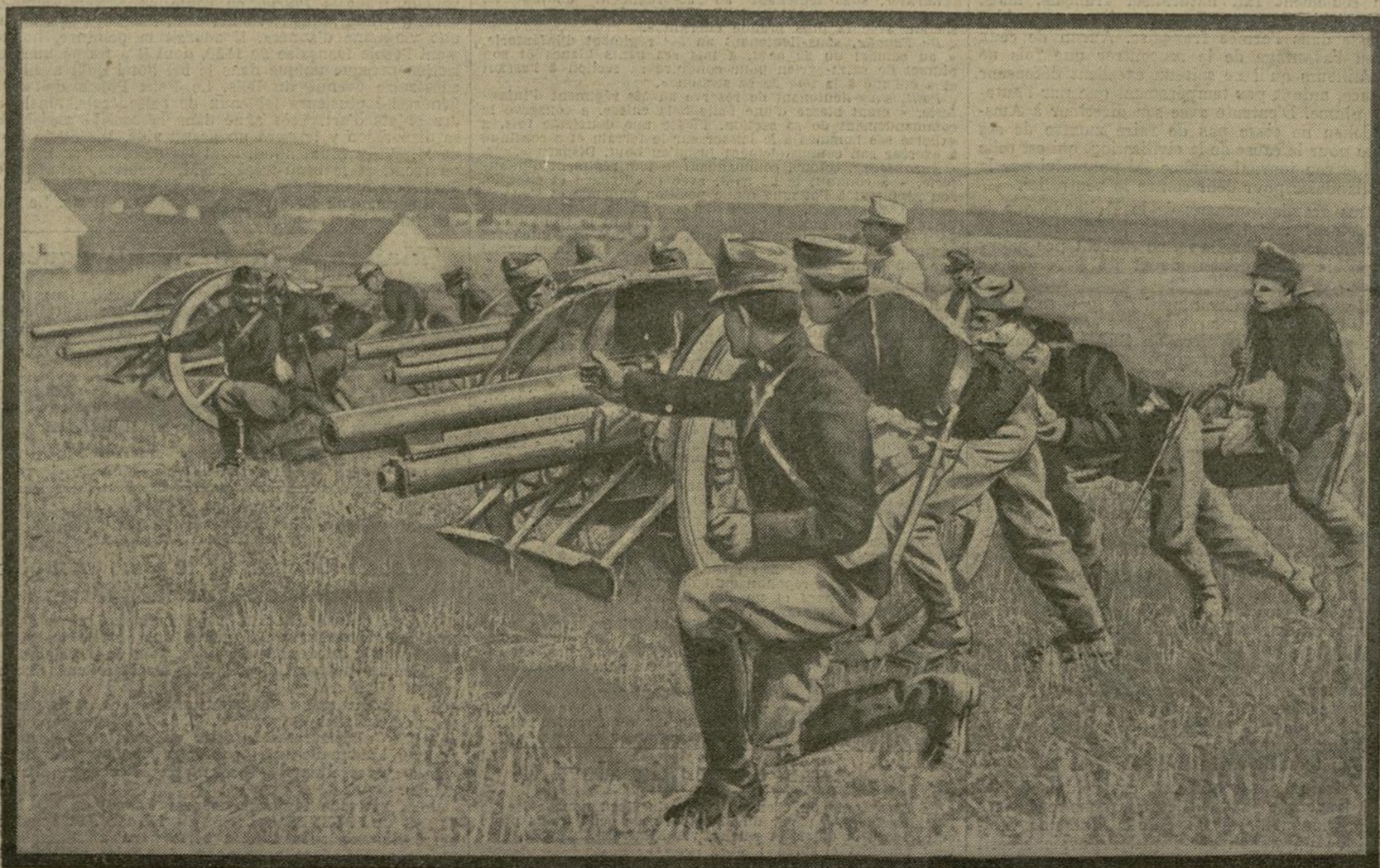
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.

LES FUSILIERS MARINS SUR LA LIGNE DE FEU



Nous avons annoncé les succès que remportèrent dernièrement les fusiliers marins. Ceux-ci, en effet, repoussèrent à plusieurs reprises les attaques de l'ennemi, qui dut abandonner la lutte et se replier. Notre photographie représente un détachement de nos braves marins — qui ont endossé la capote du fantassin — en embuscade le long d'une route.

UNE BATTERIE D'ARTILLERIE AUTRICHIENNE



Malgré tous leurs efforts, les Autrichiens viennent encore d'être repoussés par les troupes russes. Celles-ci, en effet, après avoir décimé plusieurs bataillons d'infanterie ennemie, s'emparèrent d'un certain nombre de pièces d'artillerie. Nous reproduisons ci-dessus la mise en batterie des canons de campagne par un détachement d'artilleurs autrichiens.